

**Père Joseph Wresinski**

**LA CHARITE EN QUART MONDE,  
UN PROJET A BATIR.**

*Extrait du livre « Les pauvres, rencontre du vrai Dieu », Editions du Cerf,  
1986 ; réédition 2005, pages 43 à 59.*

***Un couple dépossédé de son amour***

Foi, espérance et charité en Quart Monde : il semble bien que notre méditation nous entraîne au plus profond de ce que peut être le désert humain, en même temps qu'elle nous dévoile ce que l'humanité peut révéler de plus merveilleux sur la présence de Dieu dans le monde.

Nous avons cherché la foi et nous en avons trouvé les balbutiements au creux d'une existence dévastée. Plus rien ne semblait permettre aux hommes de croire en quiconque. Pourtant, timidement, la voilà qui resurgit comme une fleur qui refuserait de mourir et qui refleurirait obstinément au cœur d'un désert.

Nous avons cherché l'espérance et nous ne l'avons pas trouvée. Mais nous avons trouvé comme une attente souterraine dans l'éternel recommencement que représentent ces vies, dans leur espoir insensé à chaque nouvelle rencontre, dans leur refus acharné de renoncer à leur dignité.

Et nous savons - parce que notre foi nous le dit- que là est le mystère que nous n'avons pas mérité de comprendre ; qu'au-delà de tous les découragements, de tous les désespoirs, Dieu parle à ces hommes. Qu'il leur parle en particulier, et que notre espérance à nous ne peut qu'aider à faire jaillir la leur.

Notre méditation nous fait entrevoir des abîmes que nous avons créés en laissant durer la misère. Et elle nous révèle la réponse de Dieu qui est de les combler, de vouloir que là, précisément soient posés les fondements du Royaume. Elle nous révèle l'appel de Dieu à descendre avec lui dans l'abîme pour participer à l'ouvrage. Mais nous ne sommes pas au bout de notre démarche. Il nous reste à chercher, en Quart Monde, ce que saint Paul a appelé la plus grande des trois vertus : la charité.

L'histoire de la famille Armand est de celles qui ne se racontent pas. Non qu'elle soit foncièrement différente de celle d'autres foyers en Quart Monde, mais, parmi les malheurs qui forment la trame de la vie sous-prolétarienne, les Armand semblent accumuler ceux qui risquent le plus de faire sensation. Et il n'est pas bon de raconter des histoires à sensation sur la misère. Elles nous touchent l'épiderme et, paraissant pas trop exceptionnelles, elles ne nous incitent pas à intérioriser plus profondément la condition de ceux qui en sont frappés.

Si je vous propose pourtant de placer la famille Armand au cœur de notre méditation, c'est qu'elle s'est trouvée là, sur mon chemin.

Rendons-nous au foyer des Armand. La maman se trouve là. Cette maman, à la vue de laquelle je finis par m'impatienter parce que, depuis plus de quinze ans, elle est là, patiente, immuable, à la fois rusée et confiante : « *Père, nous n'avons plus rien à la maison, j'attends la caisse, des fois que vous pourriez me prêter vingt francs...* »

Elle était là encore, l'autre jour, à la porte de mon bureau. Et ce jour-là, elle m'est apparue comme résumant toutes ces mamans du Quart Monde, endurantes, persévérantes et résignées, qui nous tendent la main ou nous envoient l'éternel billet : « *Père, j'attends la caisse...* », « *Père, j'attends, mais si n'y a plus rien à la maison...* » Mme Armand, l'autre jour, les résumait toutes. Et son histoire, apparemment exceptionnelle, ne fait que résumer toutes les autres. Alors, je me suis mis à me demander ce que le foyer Armand avait à me dire sur la charité.

De Mme Armand, on dit bien des choses : qu'elle tyrannise son mari invalide, qu'elle ne le soigne pas quand les crises d'asthme l'étouffent et qu'il ne mange plus. On dit qu'elle enferme et s'approprie son fils l'obéissant, à quinze ans, à vivre dans ses jupes et le rendant ainsi complètement imbécile. On dit encore qu'elle vit en égoïste, sans jamais se préoccuper des malheurs des voisins ; qu'elle est gourmande à l'excès, femme glouton, alors que les ressources familiales sont bien trop maigres, pour permettre la moindre extravagance. Et on dit enfin que, ma foi, il faut lui pardonner, parce qu'elle est infantile, peut-être même débile.

On dit tout cela, et l'autre jour je me suis mis à penser à tout ce que je savais, moi, de cette famille, de cette mère, en laquelle il paraît difficile, à première vue, de découvrir les signes de la charité. Mme Armand, cette femme énorme de cinquante trois ans, était une petite fille fluette lorsqu'elle grandissait auprès de sa grand-mère en Charente. Son père, ouvrier agricole, puis manœuvre

instable en usine, n'avait pas de quoi nourrir ses huit enfants. Il laissa la petite Renée auprès de sa propre mère, qui accepta de l'élever en retour de services rendus. Ainsi, dès ses six ans, la fillette a droit à l'existence pour des services rendus en retour. Elle fait les commissions, garde les chèvres, nettoie la maisonnette de sa grand-mère. L'école du village est loin : elle n'y va guère.

A douze ans, sa maman vient la chercher. Cette fois-ci, le travail doit commencer pour de bon. Renée est placée dans une ferme, elle y gagne quelque argent pour les parents. Mais le fermier cherche à abuser d'elle, elle est par trop malheureuse et elle s'enfuit pour retrouver la grand-mère chez qui elle restera jusqu'à dix huit ans. Si l'existence demeure dure, ce sera pourtant le temps le plus doux de sa vie. « *Grand-mère n'était pas méchante* », dit Mme Armand aujourd'hui. C'est, à ses yeux un grand mérite. Par la suite, pendant longtemps, elle ne connaîtra personne qui ne soit pas méchant avec elle.

Car, à dix huit ans, elle retourne chez ses parents pour aider à élever les frères et sœurs. La famille vit à Ivry, le père ne travaille plus. Mais Renée n'est pas dégoûtée, son intelligence n'a guère été éveillée auprès d'une vieille femme impotente dans la lointaine campagne, où elle n'a jamais joué avec d'autres enfants. Sa mère crie après elle, à longueur de journée. Puis, enfin, elle la pousse à épouser un homme de dix sept ans son aîné, buveur mais travailleur régulier et susceptible d'aider la famille à subsister. Renée cède aux pressions de sa mère. Elle sait depuis toujours qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, monnayer son existence.

Des années qui vont suivre, Mme Armand a aujourd'hui comme oblitéré le souvenir. Entre le mari qui la bat, la mère qui l'injurie et les enfants qui naissent, elle s'abrutit, ferme son esprit. Elle cherche simplement à survivre. De ce temps-là, elle parle rarement et, quand elle parle, c'est avec une froideur qui nous coupe le souffle. « *Le soir, il buvait et il rentrait tard. Des fois, il avait la hache à la main. Il m'attrapait. Ma mère, elle, le laissait faire. Un soir, il est monté réparer le toit et il est tombé. Raide mort qu'il était, le vieux* ».

Cinq des six enfants ont déjà été placés à l'Assistance. Jamais Mme Armand ne prononce leurs noms. Quand elle doit fournir des renseignements d'état civil, elle s'embrouille, refuse de citer noms et dates de naissance. Un jour, face à un formulaire, elle nous dit : « *Y a pas besoin de les mettre, ils ne connaîtront jamais leur mère* ». Elle n'a pu garder qu'une fillette de ce premier mariage : la cadette, Ginette, petite fille belle comme le jour, mais épileptique. Pour la mère, tout se passe comme si c'était son premier et unique enfant.

Libérée du mari, Mme Armand fuit enfin l'emprise de sa mère, s'installe avec le bébé dans une mansarde. Pas habituée à être seule, elle se sent bientôt

déseparée, elle voudrait un compagnon de vie. Elle en parle à sa voisine qui entreprend de lui présenter son frère : homme doux, si jamais il en fut, un peu « demeuré », à ce qu'on dit.

Ce n'est peut-être pas étonnant, car il est le fils de parents consanguins, comme cela arrive dans des milieux très pauvres. Dans une petite ferme délabrée, au fin fond de la campagne normande, une des filles n'a pu se préserver du frère buveur et, ce qui devait arriver est arrivé. Après la naissance d'Etienne, la jeune maman qui n'osait pas avouer qui était le père, s'enfuit à Paris. Elle n'avait que dix sept ans, échoua à l'Assistance publique qui la plaça aussitôt comme fille de salle à l'Hôtel-Dieu. Bientôt, elle eut un second enfant, et, ne pouvant subvenir aux besoins de sa petite famille, plaça les deux enfants en nourrice dans des fermes.

Etienne Armand, lui aussi, sait, dès son plus jeune âge, que pour vivre, il faut être utile. Il fait de son mieux, mais de santé fragile et sans forces physiques il n'est qu'une bouche de trop et on le rend à sa mère vers ses quinze ans. « *J'aurais bien voulu apprendre un métier, nous dit-il un jour, mais, que voulez-vous, on ne m'avait pas envoyé à l'école. Ce n'est qu'à l'armée que j'ai appris à lire* ».

Car, ô surprise, le garçon fragile est conscrit et part à la guerre, puis en captivité ! Tout est relatif dans la vie : pour Etienne Armand cela demeure un souvenir heureux. « *On était tous les mêmes, on était tous comme qui dirait égaux* », dit-il en parlant de cette période. Il n'en est pourtant pas sorti indemne, puisqu'en rentrant de captivité, il est immédiatement hospitalisé pour dépression nerveuse. Comme il a une bronchite chronique, il a droit à une pension de 150F par mois. Ces 150F seront tout ce qu'il aura comme rentrée pécuniaire sûre pendant longtemps. Car du côté professionnel, « *c'est du pareil au même qu'avant la guerre* », comme il dit.

Mais cela n'empêche pas Renée de le prendre pour époux. Cette fois-ci, c'est elle-même qui a choisi son compagnon et elle ne reviendra jamais sur ce choix. « *Il était bon pour ma fille, et pour moi aussi* ». Pour la première fois, depuis le temps où elle était chez sa grand-mère, quelqu'un est, de nouveau, bon pour elle. Ainsi deux existences de misère se rejoignent et n'en font plus qu'une.

La misère, elle demeure la même et, bientôt, se met à ronger le lien qui unit ces deux êtres sans défense. Une fille, Denise, voit le jour dans la mansarde, mais c'en est trop aux yeux du propriétaire. Il les expulse sans ménagement : « *On a trouvé nos affaires devant la porte...* » Alors, de baraque en tente, le ménage échoue dans une cité d'urgence. Cela eût été un bien, si les parents de Renée ne s'étaient pas trouvés sans logis, eux aussi. Ils offrent un peu d'argent

au foyer Armand pour être hébergés dans le minuscule logement en fibrociment. Les Armand acceptent et l'enfer recommence. Boisson, insultes, bagarres redeviennent le pain quotidien et M. Armand dégoûté lui aussi, se met à boire. Un jour que Renée et Etienne sont partis, le grand-père en état d'ébriété place en plein soleil dans la cour le landau du bébé nouveau-né. Le lendemain, la petite Jeanne est malade. Elle meurt peu de temps après d'une méningite. Les parents affolés ne l'ont pas conduite à l'hôpital ni n'ont averti le médecin. Ils ont passé leur temps à se battre avec les grands-parents et à les expulser des lieux.

Pour la seconde fois, Renée voit sa famille se disloquer autour d'elle. Les parents sont déclarés déchus de la puissance paternelle, Ginette et Denise deviennent pupilles de l'Etat et un étrange silence descend sur le foyer, Renée et Etienne, dont on avait pu penser un jour qu'ils étaient faits pour se comprendre, pour se respecter et s'aimer, ne se parlent plus. Chacun est comme définitivement emmuré dans sa propre souffrance, coupé de l'autre, coupé aussi du monde extérieur. Les Armand sont désormais connus dans le voisinage comme ceux qui n'aident jamais personne, et pour cause...

Car lorsque le bébé mourait au milieu des cris et de la bagarre des parents, ce sont les voisins qui sont allés alerter la police. M. Armand ne l'oubliera jamais et je ne pense pas l'avoir vu une seule fois sans qu'il me dise : « *Moi, je suis pour moi, les voisins ne m'intéressent plus* », ou encore : « *Moi, je reste chez moi et si tout le monde faisait la même chose, il y aurait moins de malheur* ». Parfois, il ajoute : « *Ils m'ont fait trop de mal. Ah ! si vous saviez tout le mal qu'ils m'ont fait !* ». Cet homme si doux, à l'égard des voisins n'a plus à la bouche que des mots durs. Il ne reçoit plus personne, part des journées entières seul, sur son vélo, faire un peu de récupération de ferraille pour survivre.

Un dernier enfant naît à ce couple enfoncé dans la solitude, un garçon : Antoine. La mère se l'approprie ; elle le couve, ne le laisse pas sortir, l'habille longtemps comme une fille, laissant pousser ses boucles, lui mettant des petites robes ravissantes.

Le père, lui aussi, s'accroche à l'enfant, mais il se sent désespérément inutile. Il ne trouve plus de travail et sa pension est dérisoire, tandis que la maman, elle, trouve le moyen de gagner son pain quotidien comme manutentionnaire, puis comme femme de ménage. Même lorsqu'elle est en chômage, elle rapporte plus d'argent que son mari.

Lui, prend l'habitude de faire la cuisine, le ménage. Mais c'est pour lui une humiliation permanente qui le fait fuir de la maison, dès qu'il peut. Il erre dans les environs, fait les poubelles. Mais il se meut comme dans un vide. Le

dimanche, il se laisse enfermer dans la maison. Sa femme emporte la clef quand elle sort avec son fils.

A les voir vivre, rien ne demeure de ce qui jadis avait pu naître de compréhension et d'amour entre ces deux êtres qui s'étaient rencontrés dans la mansarde à Paris. Les cœurs semblent comme desséchés et la solitude a tout envahi. Mais alors, à nous qui voulions méditer sur la charité en Quart Monde, ce foyer rétréci, apparemment sans vie et sans amour, qu'a-t-il à nous apprendre ? Faut-il simplement conclure que la misère tue l'amour humain ? Et que l'amour transfiguré que nous appelons la charité ne peut pas exister en Quart Monde ?

### *La charité, un projet*

Il est vrai, et nous ne le crierons jamais assez, que la misère, c'est l'anti-charité. Faire l'éloge de la solidarité, de l'amitié, du partage que pratiquent les pauvres, sans aller jusqu'au fond des choses, risque de nous induire en erreur. Et le risque d'erreur, ici, nous paraît particulièrement mal venu et même difficile à excuser. Car si l'existence de la misère est notre plus grave péché, celui qui résume tous les autres, c'est bien parce qu'en dépouillant l'homme de sa juste part, en le refoulant dans les chemins creux hors de nos villes, en l'enfonçant dans l'angoisse, la peur, l'inutilité et la honte, nous défigurons cet homme qui était fait à « l'image de Dieu », car nous étouffons en lui ses capacités et nous le privons des possibilités de vivre la charité. Il ne peut ni l'introduire dans son esprit et dans son cœur, ni l'appliquer dans son existence. Nous l'empêchons d'aimer.

Car la charité, n'est-ce pas à la fois un état d'âme et un programme de vie ? La charité, c'est d'abord aimer Dieu. Après avoir cru et espéré en lui, l'aimer. Et nous savons déjà combien la foi et l'espérance semblent hors de la portée de celui qui naît et vit en Quart Monde. Pourtant, à lui aussi, il est dit : « *Tu aimeras Dieu de toute ton âme, de tout ton cœur et de toutes tes forces* ».

Puis, la charité, c'est aimer les autres, tous les autres, même ceux qui n'ont aucun intérêt temporel pour nous ou dont les intérêts temporels paraissent contraires aux nôtres. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

Aimer Dieu, aimer son prochain, deux commandements qui n'en font qu'un et qui résument toute la charité. Ils nous disent que Dieu doit être pour nous, le commencement et la fin de tout, et que tous les hommes doivent être traités par nous en égaux. Ainsi, la charité représente un vaste entreprise, à réaliser dans le temps, à travers les contingences changeantes de l'existence et à

travers ce que nous portons, les uns et les autres, de forces et de faiblesses dans notre personnalité.

Et cette entreprise qu'est l'amour au sens chrétien suppose bien des choses et d'abord la liberté du choix. L'amour qui a confiance et qui espère ne se force pas. Il est un acte libre.

« *Il nous aima en premier* », dit saint Jean. Et le Christ nous rappelle lui-même : « *C'est moi qui vous ai choisis* ». A son exemple, chacun de nous, en aimant son prochain, pose un acte libre, fait un choix. Même si ce choix est réponse à l'appel de l'autre. Choix libre, mais aussi choix qui laisse à l'autre la liberté, serait-ce celle du refus. C'est ainsi que Dieu agit envers nous et c'est là l'entière de l'amour fondé sur la foi et l'espérance qui dépasse notre entendement et même parfois notre accord.

Dieu nous laisse libres et, aimer notre prochain, c'est respecter sa liberté à notre tour. Cela suppose avant tout un certain recul par rapport aux êtres de notre choix. Recul qui permet à la fois la conscience de soi, de sa propre unicité, et la reconnaissance des autres et de leur unicité. Et cela suppose que nous puissions faire envers les autres une démarche gratuite que rien apparemment ne nous oblige à faire. En somme, notre intégrité personnelle et notre indépendance doivent être assumées.

Puis l'amour au sens chrétien suppose la durée, un projet de vie avec Dieu et avec les autres. Le choix doit être renouvelé tous les jours, puisque nous nous situons dans le temps. Les circonstances et les êtres évoluent et, chaque jour, nous avons à réajuster notre esprit et notre cœur aux autres. Notre libre choix doit se muer en effort durable.

Notre recul, notre conscience de nous-mêmes et notre reconnaissance des autres, eux aussi, vont se bâtir dans le temps. Chaque jour de nouveau nous allons nous demander : suis-je au diapason avec Dieu, avec son prochain ? Chaque jour nous allons nous effacer, laisser la place aux autres, penser à leurs progrès, nous efforcer de toujours mieux les connaître et les reconnaître. Nous allons sans cesse les voir avec des yeux nouveaux. Il y aura un renoncement constant de nous-mêmes pour bâtir en faveur du progrès des autres.

Ainsi, tout amour, toute amitié dans le sens de la charité, tout ce qui nous unit au prochain dans le dessein de Dieu est une œuvre constante à poursuivre, l'engagement dans une expérience commune qui ne sera achevée que dans la mesure où le renoncement à nous-mêmes ira jusqu'au bout. Comme ce fut le cas pour Jésus-Christ : « *Lui qui avait aimé les siens, il les aima jusqu'au bout* ».

Mais alors, chercher l'amour en Quart Monde, quelle dérision ! Les plus pauvres, quelles chances ont-ils de réaliser les conditions nécessaires : l'intégrité personnelle, le sentiment de sécurité, d'utilité, de dignité, de liberté ? La vie des Armand nous le crie : en Quart Monde, l'amour doit se construire dans l'inutilité, l'angoisse et la honte. L'homme doit s'y bâtir dans l'impossibilité de croire à l'autre, d'espérer avec l'autre. Il doit se bâtir en dehors de tout projet, en dehors de Dieu surtout, dans la mesure où personne ne vient traduire ses pauvres expériences en termes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu.

Et pourtant, si quelqu'un venait les traduire...

### *Comprendre la charité des plus pauvres*

Il est vrai que les gestes de la charité existent en Quart Monde dans la mesure où, à tout homme, il est laissé une part de liberté. Si petite soit-elle, l'homme du Quart Monde sait faire un projet d'amour de cette part de liberté. C'est sans doute la plus grande des merveilles. Mais il est vrai aussi que sa liberté se situe tellement au ras du sol qu'il faut se mettre à genoux pour la découvrir. Il nous faut savoir reconnaître l'infiniment grand dans l'infiniment petit, pour nous en émerveiller. Il faut avoir introduit la misère dans notre esprit et dans notre cœur pour comprendre ces gestes maladroits, aussitôt tournés en échecs et qui ne vont jamais jusqu'au bout. Pour comprendre et apercevoir ce qu'ils nous disent de la charité de Dieu et de l'amour des pauvres.

De gestes maladroits et qui tournent court, la vie des Armand en est parsemée. Mais il ne faut pas confondre. Partager son propre repas, donner sur ses quelques sous de quoi payer le lait des enfants de la voisine, accueillir sous son toit la mère pourchassée par son mari ivrogne, cela ne relève pas nécessairement de l'amour du prochain. Ces actes de tous les jours sont rarement des gestes libres et désintéressés. Ce sont des gestes de pitié, certes, mais aussi ceux que l'on fait parce qu'il le faut bien, ou pour avoir la paix, ou encore parce que tôt ou tard ils « rapporteront » quelque chose.

Dans les cités sous-prolétariennes, les hommes et les femmes sont trop angoissés, trop humiliés pour agir librement et uniquement en fonction du bien de l'autre. Ils donnent parce qu'ils sont assaillis en permanence par les autres. Pour se sentir assaillis, ils n'ont pas besoin, comme nous, d'être sollicités. Il leur suffit de sentir l'autre à côté d'eux... D'un seul coup d'œil, ils savent les besoins terribles des autres, ils les comprennent, puisque eux-mêmes sont constamment harassés. Mais ils savent aussi qu'ils n'y peuvent rien à long terme, que rien ne changera jamais et qu'il vaut mieux fermer les yeux et se boucher les oreilles, si l'on doit survivre soi-même. En Quart Monde, on donne beaucoup par lassitude

et aussi avec la conscience confuse que demain on aura besoin de demander à son tour et qu'il ne faut pas risquer, alors, de trouver les portes fermées.

La charité existe pourtant, mais elle est ailleurs. Dans la vie des Armand elle est peut-être d'abord et avant tout dans ce mariage qui dure. Puisque ces deux êtres sont demeurés ensemble, quand rien ne les y obligeait plus, quand les derniers enfants leur furent retirés et que l'un et l'autre n'avaient apparemment plus rien à se donner, plus rien à se dire.

Que de fois, face à un foyer ainsi vidé de sa raison d'être, brutalement disloqué, face à des parents qui restent là, hébétés, à l'abandon, nous sommes-nous dit : « *Cette fois-ci, ils ne tiendront pas ensemble* ». Et ils tiennent quand même, les Armand comme les autres, sans rien se dire peut-être, se rechoisissant l'un l'autre, dans un acte muet et désespéré. Et un nouvel enfant naîtra, comme le signe silencieux de cet immense et éternel pardon qui permet aux pauvres de continuer ensemble, après les pires injures, les pires trahisons et déceptions.

La charité est peut-être dans ce pardon de tous les jours : après les cris et les pleurs, après les insultes et les coups, on reprend la vie quotidienne ensemble. Il y a peu de jours où ce pardon ne soit pas nécessaire et même indispensable. Où il ne soit pas le seul moyen de demeurer ensemble sans se détruire définitivement. C'est grâce à ce pardon que les Armand ne se sont pas détruits. Grâce à une incommensurable mansuétude mutuelle, sur les ruines d'un foyer brisé, ils ont pu en rebâtir un autre. Et celui-ci a été aussi une reconstruction de chacun des époux. Puisqu'un jour, en visitant le logement précaire, nous y avons trouvé pour la première fois un début d'ordre et l'harmonie, des casseroles rangées sur une étagère, un plancher balayé, des fleurs dans la cour. Dans cette ambiance nouvelle, nous avons vu M. Armand se remettre à faire du dessin, son violon d'Ingres que nous pensions perdu dans les intempéries d'une vie trop tourmentée.

Et la charité est, assurément dans cette femme corpulente de plus de cinquante ans, qui ne semblait avoir plus rien à offrir à son mari et qui, lorsqu'il est hospitalisé, fait quatorze kilomètres à pied pour lui rendre visite. La bourse familiale est vide, il n'y aura pas de quoi manger le soir. Mais Mme Armand a trouvé une pomme. En arrivant au chevet de son mari, elle reste muette. Mais elle dépose la pomme sur la couverture, dans un geste d'affection ineffable, comme si elle déposait sur ce lit d'hôpital le cadeau le plus prestigieux.

Elle fera le chemin plusieurs jours de suite, comme le font toutes les femmes de la cité. Nous les avons vues prendre la route de l'hôpital, inlassablement, pour voir le mari, pour voir l'enfant, pour déposer sur le lit du

malade quelques friandises qui expriment ce qu'on ne sait plus dire : « *Quand tu es loin de moi, je sais que je t'aime* ».

Car ce sont souvent la maladie ou la prison qui permettent enfin le recul. C'est aussi, parfois, le travail. Quand les êtres sont éloignés, on peut enfin prendre un peu de distance aussi mentalement. Et c'est peut-être alors seulement que l'on peut reprendre conscience de son amour, le revivre. C'est sans doute pour cela que tout semble changer dans un foyer où le père s'en va enfin travailler. La maman, qui ne pouvait plus supporter sa présence au foyer, l'attendra, toute excitée et joyeuse, sur le pas de la porte, le soir. Elle qui ne faisait que crier et insulter son mari, dira à son enfant : « *Va embrasser papa... viens attendre papa... viens dire bonjour à papa...* »

A chaque fois qu'Etienne Armand est hospitalisé, sa femme retrouve ainsi son mari sous un jour nouveau. Tout comme lui redécouvrit son amour pour sa femme, un jour, qu'elle tarda à rentrer d'une démarche à Paris. Il nous répétait souvent : « *Ah ! Renée, elle n'est pas commode ! Je ne suis rien pour elle, elle commande tout* ». Ce jour-là, il était blanc d'inquiétude et il partit à vélo, sous les averses, il arrêtait les voitures pour s'assurer que rien n'était arrivé à sa Renée.

Et la charité est aussi dans cette lettre que m'envoya un jour M. Armand et qui disait ceci : « *Je vous demanderais un secours pour ma petite fille Ginette. Car le dimanche, nous allons la voir et pour y aller ça va, j'ai l'argent, mais pas pour rentrer. Je saurais pas comment vous remercier d'avance pour ma fille* ». Ginette n'est pas la fille de M. Armand mais, suprême délicatesse, personne ne l'a su pendant longtemps. Et encore aujourd'hui, à vingt deux ans, la jeune fille débile ne cesse de parler de son papa : « *Où est mon papa, on va voir papa, il revient papa...* ».

Ce qui fait notre émerveillement, c'est surtout cette manière qu'à l'amour des pauvres de renaître apparemment de rien, sur des ruines, dès la moindre accalmie, dès la moindre occasion. Mme Armand a saisi l'occasion lorsque enfin et après combien de démarches, on lui a rendu sa fille Ginette. Ce retour d'une enfant dont le départ avait signifié la déchéance est pour elle comme un rétablissement de son honneur. Tenue pour débile par les services sociaux, elle retrouve soudain des gestes de mère expérimentée. Elle ne se lasse pas de dire : « *Moi, je connais ma fille, je suis sa mère* ». Elle a changé de démarche, met du soin à s'habiller. Et les gestes redécouverts auprès de sa fille, elle les retrouve aussi pour son mari. Elle le prend par la main quand il s'énerve, le presse de se coucher quand l'asthme l'étouffe.

M. Armand a, lui aussi, saisi l'occasion d'assumer un amour de père. Il a supporté l'insupportable. Car cette grande fille handicapée mentale qui s'épanouit dans la chaleur retrouvée du foyer devient aussi invivable pour les parents. Elle touche à tout, casse tout, ne cesse de les déranger. Etienne Armand patiente et se tait. Elle est toujours sa fille. Tout au plus dira-t-il un jour ou l'autre : « *Ah ! ce n'est pas facile, elle est terrible, ma fille* ».

Pourtant, comme trop souvent dans les cités sous- prolétaires, le plus bel effort d'amour tourne tôt ou tard à l'échec. Au foyer des Armand, une vieille machine à écrire avait longtemps trôné sur la table de cuisine. Récupérée sur une décharge, quasi inutilisable, elle proclamait pour ainsi dire qu'Etienne Armand était un homme qui savait lire et écrire. A la demande de sa femme qui ne savait pas, il essayait d'ailleurs d'y composer des lettres qu'il finissait par écrire à la main : à la Sécurité Sociale, à l'Aide sociale à l'enfance ou aux familles nourricières des différents enfants placés. Un jour, Ginette a fait tomber la machine, symbole de la dignité du père, et elle s'est cassée en deux. Ce jour-là, il a craqué. Il a battu la jeune fille, insulté sa femme. Puis il s'est précipité chez l'assistante sociale pour demander que Ginette retourne à l'hôpital.

Ce soir-là, je l'ai trouvé assis à ne rien faire à côté de sa femme qui pleurait. Comme résigné, il m'a dit : « *Que voulez-vous, on la voulait chez nous notre fille. Mais ça ne pouvait pas durer* ». Tout l'amour qu'avaient essayé de rebâtir Etienne et Renée Armand, ce soir-là, paraissait comme nul et non avenu. Non pas au regard de Dieu, assurément, mais à leurs propres yeux et à ceux de leur entourage. Pour les Armand comme pour les Beauchamp et les Martin qui ont nourri nos méditations précédentes, pour toutes les familles de nos cités de misère, la question se repose : irons-nous partager leur vie pour pouvoir leur révéler que ce qu'ils vivent c'est l'amour ? Leur dirons-nous que Dieu les attend en premier, parce que mieux que quiconque ils peuvent comprendre ce que signifie bâtir son Royaume ?

### ***Pour conclure : une politique de la magnificence***

Le Quart Monde, monde de l'échec perpétuel ou de l'éternel recommencement ? Il est vrai que la foi y demeure muette et obscure, que l'espérance y tourne à l'illusion. Il est vrai que l'amour ne peut y bâtir un homme et un avenir. Mais pourquoi ? Parce que les nantis, les possédants font durer un rapport de forces inégal ? Ou parce que les croyants ne se pressent pas assez d'aller révéler leurs forces aux plus pauvres ?

Nous, les croyants, les privilégiés, savons que tout amour humain trouve son achèvement en Dieu. Que Dieu peut tout et qu'à cause de Jésus-Christ, notre amour, notre foi, notre espérance peuvent tout. Et nous savons aussi que Jésus

s'est identifié d'abord à la foi des humbles, à l'espérance des plus petits, à la charité des plus pauvres. Et qui oserait contester aux familles sous-prolétariennes de notre temps cette qualification des humbles, des plus petits, des plus pauvres ? Qui oserait prétendre qu'ils ne sont pas ces hommes et ces femmes qui ont faim, qui sont nus, qui sont en prison, qui souffrent de l'injustice et dont le Christ a dit : « *Ce que vous leur aurez fait, c'est à moi que vous l'aurez fait ?* »

Nous, les croyants savons ces choses, mais les familles du Quart Monde n'en sont pas instruites. Elles peinent et font des merveilles, puis échouent dans une souffrance aveugle. Même si l'homme du Quart Monde veut bien croire que Jésus-Christ est mort pour les hommes, il ne peut pas croire qu'il est mort pour lui. Il croit toujours que c'est pour les autres, pour tous les autres, sûrement mais pas pour lui. Il ne sait pas que Dieu l'a aimé en premier et que par ses amours c'est Dieu qui aime. Il ne sait rien de tout cela et tout ce qu'il vit dans le monde lui dit le contraire. Pourtant, tant qu'il ne le saura pas, l'œuvre du Christ sera inachevée et nous-mêmes nous ne verrons pas le Royaume.

Ainsi, il semble bien que nos méditations de carême, nourries de la vie des familles dans la misère, ouvrent la voie au seul projet digne de notre foi et de notre Eglise : celui d'aller en Quart Monde, de déléguer auprès de ce peuple des émissaires qui vivent cette réalité : « *Je vous ai choisis, je vous ai aimés en premier. Aimez-vous en mon nom* ».

Aller en Quart Monde pour signifier aux familles qu'elles sont déjà partie prenante du dessein de l'engagement et de la fidélité immuable de Dieu : dans cette perspective et avec la volonté que les plus pauvres aillent devant, les chrétiens peuvent s'engager dans les combats politiques sociaux, syndicaux de leur choix. La justice de Dieu n'est pas seulement pour un au-delà que nous ne pouvons qu'espérer. Il veut que nous bâtissions la justice et la paix, l'unité entre les hommes dans notre monde et dans notre temps. Jésus-Christ n'est pas un apolitique. Sa vie, sa mort et sa résurrection furent un dessein, une politique et un programme sur l'homme. Il s'est fait le plus pauvre, frère des plus humiliés, et il nous a enjoint de le suivre dans la foule des misérables : « *Allez dans les ruelles, allez dans les chemins creux au-delà de la ville... Allez annoncer aux plus pauvres la Bonne Nouvelle qu'ils sont bienheureux* ». C'est un projet social, politique, culturel et spirituel complet que nous propose le Seigneur. Une politique et un programme non pas de l'aide, de l'assistance ou de la bienfaisance, mais de la magnificence pratiquée envers les plus démunis.

Car c'est au nom d'une politique qui place les plus pauvres en premier, au rang de tous nos combats, que le Christ nous enjoint de quitter père et mère. C'est au nom d'une justice qu'ils sont les premiers à instaurer dans le monde,

que Jésus nous propose de donner notre vie. Non pas de la donner un peu ou à moitié, mais de l'offrir jusqu'au bout. Le Fils de Dieu a donné sa vie pour tous les hommes mais en s'engageant d'abord pour les plus exclus : les lépreux, les possédés réfugiés dans les grottes, les paralytiques, les plus faibles parmi les estropiés, l'aveugle mendiant aux portes du Temple. C'était cela la magnificence de Dieu qui renversait et renversera encore la justice du monde.

Serons-nous de ces fidèles serviteurs capables de nous faire « *bois de la Croix* » sur laquelle montent les plus pauvres, haut au-dessus des hommes, afin de signifier au monde qu'ils sont les fils bien-aimés de Dieu ?

« *Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à l'extrême* ». (Jn, 13,1)

« *Jésus prit du pain et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps, qui va être donné pour vous »... Il fit de même pour la coupe après le repas, disant : « Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang, qui va être versé pour vous »* (Lc 22, 19-20)

« *Faites ceci en mémoire de moi* » (1 Co 11,24).